title : Journal de l’Empire (1809-11-16), Théâtre français, *Le Misanthrope*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1809/theatrefrancais/le-misanthrope

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 16 novembre 1809.

created : 1809

language : fre

# Théâtre français. *Le Misanthrope*.

On avait vivement regretté, deux jours auparavant, de ne pas voir Mlle Leverd dans *Le Philosophe marié* ; c’est peut-être ce qui fait qu’on la vue avec un plaisir extraordinaire dans *Le Misanthrope*. L’attente et le désir doublent la jouissance ; peut-être aussi la contrariété que l’actrice avait éprouvée, a-t-elle tourné au profit de son talent ; peut-être le dépit de n’avoir pas joué Céliante a-t-il augmenté sa verve dans Célimène : il est du moins certain que ce jour-là elle a paru s’élever au-dessus d’elle-même ; jamais elle n’a produit plus d’effet ; la satisfaction des spectateurs est allée jusqu’à l’enthousiasme : succès d’autant plus flatteur, que le rôle de Célimène est le plus difficile de tout l’emploi des coquettes.

Fleury n’a pas moins étonné dans le rôle du misanthrope ; et particulièrement dans les entretiens avec Célimène, il a montré une chaleur, une énergie, une sensibilité, qui ont vivement ému toute l’assemblée : de pareilles scènes sont montées sur le plus haut ton qu’il soit permis de prendre dans la comédie.

J’ai souvent parlé du *Misanthrope* ; mais on n’a jamais tout dit sur un ouvrage aussi plein de choses : c’est une source éternelle de réflexions. Le public de 1666 ne goûta pas d’abord cette pièce. Faut-il en être surpris, puisqu’un grave philosophe, un siècle après la première représentation de ce chef-d’œuvre, en a méconnu l’esprit et l’objet ? J. J. Rousseau s’est imaginé que Molière avait voulu jouer dans *Le Misanthrope* le ridicule de la vertu : c’est à quoi il n’ pas songé : il a voulu nous montrer dans un honnête homme, le ridicule de la bile, de l’humeur, de la colère, contre des vices et des abus qui paraissent tenir de la nature humaine, et sont inséparables d’une grande société. Molière, s’élevant dans cet ouvrage au-dessus de la frivolité de son art, a prétendu nous donner une grande leçon de tolérance sociale, non moins nécessaire que la tolérance religieuse ; car les troubles, les discordes, les bouleversements politiques n’arrivent que parce que les hommes ne savent ni se supporter les uns les autres, ni supporter les misères attachées à la société et à l’humanité. Ils cherchent un état meilleur, et tombent dans un pire.

Le misanthrope veut s’enfuir dans les bois, parce qu’un poète dont il a offensé l’amour-propre est devenu son ennemi, parce qu’il a perdu un procès qui lui paraissait juste, parce qu’une coquette l’a trompé ; il ne peut pas souffrir que les hommes soient hommes ; les autres lui sont insupportables, et il est insupportable aux autres. Ce caractère d’un homme insociable qui hait ses semblables parce qu’ils ne sont pas parfaits, a un côté très ridicule que Molière a saisi avec un discernement admirable : il n’y avait qu’un génie aussi profond que le sien capable de choisir un pareil sujet ; et le siècle même de Louis XIV, à son époque la plus brillante, se trouva au-dessous des idées d’un comédien et d’un auteur qui, dans cette occasion, se montra très grand philosophe. Le comédien Jean-Jacques, qui jouait avec assez de succès dans le monde le rôle de misanthrope, trouva fort mauvais que le philosophe Molière eût entrepris de jet du ridicule sur ce personnage de réformateur chagrin et de frondeur bourru. Comme son dessein était qu’on prit pour de la vertu cette humeur sauvage, il accusa Molière d’avoir voulu jouer dans *Le Misanthrope* le ridicule de la vertu. La scène du sonnet est un chef-d’œuvre de comique : c’est une situation bien plaisante que celle d’un misanthrope vis-à-vis d’un poète orgueilleux : la franchise sauvage aux prises avec l’amour-propre le plus raffiné, offre un contraste original. Il est impossible de peindre avec plus de naturel et de force, d’un côté, les politesses affectées, les avances de compliments et de louanges que fait un auteur pour qu’on les lui rende avec usure ; de l’autre, l’embarras, l’air sombre, la défiance et l’ennui d’un homme brusque attaqué dans son dernier retranchement, et forcé de choisir entre une flatterie basse et une vérité offensante.

Molière s’est moqué des beaux-esprits presqu’autant que des médecins ; ses plaisanteries, n’ont corrigé le charlatanisme ni des uns ni des autres : tous les jours, dans la société, on voit des poètes renouveler impunément toutes les simagrées, tout le petit manège d’Oronte. On en rit au théâtre ; mais dans un cercle on les prend au sérieux : on écoute avec une sorte de respect, et les vers fatigants, et le lecteur infatigable ; on s’ennuie, et on loue ; on bâille, et l’on admire : le poète et ses auditeurs sont des personnages également comiques, et qui, par cette raison, ne sentent pas eux-mêmes à quel point ils sont ridicules ; ils oublient qu’ils ne sont que les copies des originaux qu’ils ont vus au théâtre. Combien de femmes dans les coteries, dans les musées et les athénées, jouent sans le savoir le rôle des femmes savantes, et s’épuisent de très bonne foi en éloges des Vadius et des Trissotin qui font les frais de la séance ! Elles répètent bonnement les sottises qu’elles ont vues elles-mêmes exposées sur la scène à la risée publique : grande preuve de l’impuissance de la comédie pour la réforme des ridicules protégés par les passions. La vanité des lecteurs et celle des auditeurs, plus fortes que tous les sarcasmes du théâtre, perpétueront dans la société ce commerce de flatterie, de mauvais goût et de bel esprit. Le lecteur est ravi des louanges qu’il reçoit de ses auditeurs ; les auditeurs sont enchantés de l’hommage que leur fait le lecteur de ses productions nouvelles, comme à de fins connaisseurs ; il faut en conclure que dans leur conduite, les hommes consultent leurs passions, et non pas leurs lumières ; et que la société où l’on fait le moins de sottises n’est pas celle où il y a le plus de philosophie, mais celle où les passions sont le plus réprimées.

|  |  |
| --- | --- |
| Corps de texte (prose) | Corps de texte |
| Corps de texte (vers ; 1 vers = 1 paragraphe ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <l> |
| Séparateur (type astérisque(s), souvent centré) | <ab> |
| Titre hiérarchique (niveau 1) | Titre 1 |
| Sous-titre (niveau 1) | h1.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 2) | Titre 2 |
| Sous-titre (niveau 2) | h2.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 3) | Titre 3 |
| Sous-titre (niveau 3) | h3.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 4) | Titre 4 |
| Sous-titre (niveau 4) | h4.sub |
| Titre non hiérarchique (généralement centré : \*, \*\*\*, Fin du premier acte, etc.)  + dans un ouvrage en prose (non spécifiquement théâtral) : locuteur d’une pièce de théâtre ou d’un dialogue | <label> |
| Mention de date, de temps ou de lieu (dans une lettre, une préface, etc.) | <dateline> |
| Auteur du texte dans un collectif, une revue, etc. (Par….) | <byline> |
| Epigraphe | <epigraph> |
| Signature de l’auteur (préface, lettre) | <signed> |
| Citation en prose (niveau paragraphe) | <quote> |
| Citation en vers (niveau paragraphe ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <quote.l> |
| Citation dans le corps de texte (niveau caractères) | <quote.c> |
| Numéro de page (niveau caractères) | <pb> |
| Formule dans une lettre, une préface (Monsieur, Madame, Soyez assuré…, etc.)  Dédicace courte en début d’ouvrage/de poème/d’article [attention, | <salute> |
| Post-scriptum dans une lettre, une préface | <postscript> |
| Référence bibliographique | <bibl> |
| Contenu de tableau | Contenu de tableau |
| Acte dans une pièce de théâtre | Acte |
| Scène dans une pièce de théâtre | Scène |
| Locuteur dans une pièce de théâtre ou un dialogue (niveau paragraphe) | <speaker> |
| Didascalie dans une pièce de théâtre (paragraphe) | <stage> |
| Didascalie (niveau caractères) | <stage.c> |
| Résumé en début de chapitre | <argument> |

Pour les notes, utiliser le système d’insertion classique (insertion, note de bas de page). Style : Note de bas de page (bien vérifier qu’il est appliqué). Bien distinguer notes d’auteur et notes d’éditeur (NdA/NdE). La numérotation est celle, automatique, du fichier Word, mais on peut garder éventuellement dans le corps de la note les signes d’appel (\*, (a)), voire des mentions de positionnement entre crochets, par exemple : [Note marginale].

Pour les citations complexes (théâtre, lettre, etc.) : styler comme s’il s’agissait du texte principal, puis encadrer la citation.

Exemple de citations de Molière, avec un commentaire de Stendhal après chaque citation

george dandin (seul).

Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiments que leur fille me donne.

Mais les voici l’un et l’autre fort à propos.

Fin de la Ire phrase comique (terme de musique). Avant de sortir de Paris j’ai distingué dans le *Tartufe* les phrases ou sujets d’attention qui renferment une moitié d’acte, un acte.

monsieur de sotenville

Allons, vous dis-je. il n’y a rien à balancer ; et vous n’avez que faire d’avoir peur d’en trop faire, puisque c’est moi qui vous conduis.

george dandin

Je ne saurois...

G. Dandin, qui ignore l’honneur, trouve, ce qu’on lui fait faire, bien plus absurde que nous.

monsieur de sotenville

Que je suis votre serviteur.

george dandin

Voulez-vous que je sois serviteur d’un homme qui me veut faire cocu ?

Scène qui a cette excellence d’offrir le comble de l’absurdité morale avec la plus grande vérité des caractères. C’est les battus payant l’amende.